

Onna consurtachon per tsi lo mâidzo

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **25 (1887)**

Heft 47

PDF erstellt am: **25.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-190045>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

con avoué lo crouïo Pequabou et lo chenapan m'a bailli on pêta su lo naz.

— Ah ! cé pandoure a ouzà tè bailli on pêta ! mè peïso que ceïn n'est pas restà dinsè ?

— Oh ! foutre na, que ceïn n'est pas restà dinsè !...

— A la boune hàora ! Et qu'as-tou fé quand t'as z'u reçu l'atout ?

— Eh bin, su z'u mè lavà vai lo borné, kà y'éte tot einsagnolà et mè su einvenu po mè reduirè.

Onna consurtachon per tsi lo màidzo.

On lulu, pe dzanliào et farceu què malàdo, preteindài on dzo avài la crévena, que n'est pas 'na maladi ; mà on dit qu'on est dinsè quand on est on boccon mau-fotu. Lo gaillà volliàvè finnameint eimbétà lo màidzo et lo va consurtà po savài quin remido lài volliàvè bailli, et po vairè quienna maladi lài volliàvè trovà.

— Eh bin, lài fà lo màidzo, dè quiet vo plieindèvo ? a te oquiè que vo fassè mau ?

— Ne sé pas bin que y'é, repond lo gaillà ; mà dein ti lè cas y'a oquie que ne va pas dein la carcasse.

— Drumi-vo ?

— Oh ! dormo coumeint on modzon.

— Ai-vo dè l'appétit ?

— Càisi-vo ! medzo coumeint on lào.

— Schàdè-vo tandi la né ? ai-vo dè la fivre ?

— Dài iadzo que y'a, scho coumeint on bào et y'é 'na fivre dè tsévau ; mà pas soveint. Enfin quiet ! ne souffro pas pì tant, mà n'é pas mé d'acquouet qu'on vilhio bocan. Que mè faut-te fèrè ?

Lo màidzo, qu'étài on tot mälïn et que vayài prào iò la tsatta avài mau ào pì, lài repond :

— Vo drumi coumeint on modzon, vo z'ài on ap-pétit dè lào, onna fivre dè tsévau, vo schàdè coumeint on bào et vo n'ài pas mé d'acquouet qu'on vilhio bocan ! Vo faut alla consurtà lo vitérinéro !

BAISER VOLÉ

par Eugène MORET.

III

L'institutrice, un peu interloquée, ne répondit pas, et la petite baronne, jugeant que l'entretien n'avait que trop duré, reprit rapidement :

— Cent cinquante francs par mois, deux heures par jour. Est-ce chose convenue ? Il nous restera assez de temps pour le reste : la danse, le cheval, le tir, la natation, l'escrime, la chasse, les jeux de toutes sortes, le lawn-tennis, très hygiénique le lawn-tennis et très en vogue pour les jeunes filles bien élevées, la promenade, le monde.

M^{lle} Thérèse Maignan se leva.

— Eh bien, nous commencerons demain, conclut la baronne ; ah ! non, c'est un vendredi, je suis superstitieuse, vous viendrez lundi. Mais permettez et ne parlez pas encore, je tiens à ce que vous voyiez votre élève. — La baronne sonna. — Priez mademoiselle de venir me trouver.

M^{lle} Lucrèce parut.

L'institutrice, sous ce fier nom, énumérait tout ce que celle-ci devait apprendre et s'imaginait voir émerger une grande et forte fille, solide, respirant la santé et l'intel-

ligence : ce fut une poupée à ressort, accusant une douzaine d'années à peine, qui surgit devant elle.

Elle partait en promenade avec sa gouvernante ; le coupé, attelé, attendait.

Sa robe n'était qu'un fouillis de soie et de velours, un nid de fanfreluches chargées de boucles d'acier, de rubans de satin et de fleurs épanouies ; un collier de perles au cou, des bagues au doigt et un lot de porte-veine au bras.

Mais, ce qui dominait chez elle, c'était le chapeau : un chapeau rouge, écarlate, énorme, monstrueux, qui enveloppait la tête, l'envahissait, l'enfouissait, l'écrasait ; plus de tête, plus de visage. La pauvre petite figure maigriotte disparaissait tout entière, et, quant au corps, il se tenait droit et raide, tournant, pivotant sur lui-même.

— Lucrèce, je te présente ta nouvelle maîtresse ; tu seras bien sage avec elle ?

L'enfant ne leva pas la tête, le chapeau en eût souffert ; elle salua à la prussienne et reprit sa pose, comme au port d'arme.

— Va, ma fille, dit la baronne d'un ton ennuyé ; recom-mande bien à Roger d'aller au pas, et reviens avant la brume, les soirées sont encore fraîches. Iras-tu faire un tour au manège ?

— J'ai donné rendez-vous à mes amiès, à Massalska, à la petite de Kersaint, aux deux sœurs Potenkin, et nous finissons par le tir, siffla la petite tout d'une traite.

— Toute la colonie étrangère ? Parfait ! alors, s'écria la baronne, ne te remue pas trop, mignonne, et, si tu passes par là, tue beaucoup de pigeons.

Seule dans sa chambre, la porte close, Thérèse en pleurait.

— Voilà donc la maison où il va me falloir aller tous les jours, se disait-elle, l'enfant qui recevra mes leçons, la femme qui me dictera ses ordres.

Elle pensa à sa mère et s'essuya les yeux. Celle-ci rentrait et courait à sa fille, l'interrogeant d'un regard anxieux.

— Oui, répondit celle-ci, avec un sourire qui peignit la joie, je commence lundi.

— Oh ! tant mieux, et... ça ira ?

— Sans doute.

— Ça ne te coûte pas trop ?

— Mais pas du tout ; je suis enchantée, au contraire. Outre que c'est pour nous une bonne aubaine qui arrive à propos, il y avait longtemps que je désirais avoir une occupation qui me prit un peu de temps tous les jours.

— Nous avions la broderie.

— Ah ! oui, fit-elle en riant ; nous pouvons en faire un peu moins et nous gagnerons un peu plus.

— J'aurais préféré pour toi un autre genre de maison.

— Pourquoi ?... cette dame est bien ; la jeune fille paraît très douce ; la baronne de Saint-Mégret est veuve, et je crois qu'elle reçoit très peu.

— Tout est pour le mieux.

— Seulement... Oh ! non, c'est une pensée qui me vient et que je devrais bien garder pour moi. Figure-toi que mon élève accuse quinze ans et en paraît douze, et que sa mère parle de la marier.

— C'est un peu tôt.

— Il paraît que, si elle était plus avancée dans ses études, ça serait déjà fait.

— On aurait attendu au moins l'âge réglementaire : quinze ans et trois mois.

Le jour dit arriva, et la leçon commença.

— Ça va parfaitement, dit Thérèse, le soir, à sa mère ; M^{lle} Lucrèce n'est pas très intelligente, mais elle a bonne volonté, et, si elle avait été mieux dirigée, il y avait en elle l'étoffe nécessaire pour en faire une femme très suffisante.